

# NOVALIS

Lettre bimestrielle n°84 – décembre 2019/janvier 2020

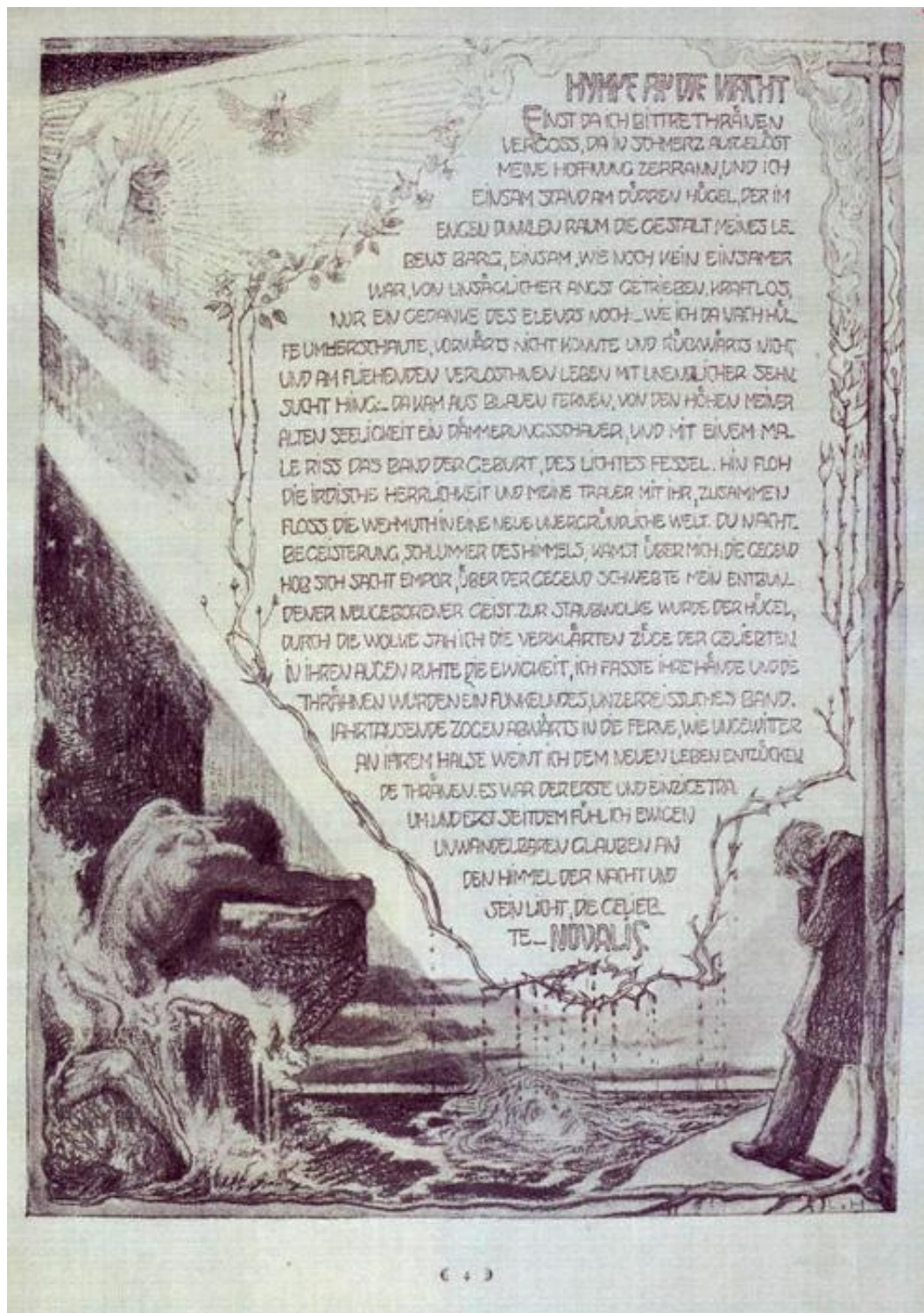
---

Documents biographiques  
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

## DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES



I. von Hofmann, « Umrahmung zu Novalis »,  
*Pan*, Berlin, avril-mai 1895.

MAURICE MAETERLINCK

---

# LE TRÉSOR

DES

## HUMBLES



PARIS

SOCIÉTÉ DV MERCURE DE FRANCE  
AV, RUE DE L'ÉCHAUDÉ-SAINTE-GERMAIN, XV

M DCCC XCVI

« L'âme, dit Emerson, est supérieure à ce qu'on peut savoir d'elle et plus sage qu'aucune de ses œuvres ». Le grand poète nous fait sentir notre propre valeur, et alors nous estimons moins ce qu'il a réalisé. La meilleure chose qu'il nous apprenne, c'est le dédain de tout ce qu'il a fait. Shakespeare nous emporte en un si sublime courant d'intelligente activité, qu'il nous suggère l'idée d'une richesse à côté de laquelle la sienne semble pauvre, et alors nous sentons que l'œuvre sublime qu'il a créée, et qu'à d'autres moments nous élevons à la hauteur d'une poésie existant par elle-même, n'appartient pas plus profondément à la nature réelle des choses que l'ombre fugitive du passant sur un rocher.

Les cris sublimes des grands poèmes et des grandes tragédies ne sont autre chose que des cris mystiques qui n'appartiennent pas à la vie extérieure de ces poèmes ou de ces tragédies. Ils jaillissent un instant de la vie intérieure et nous font espérer je ne sais quoi d'inattendu et que nous attendons cependant avec tant d'impatience jusqu'à ce que les passions trop connues les recouvrent encore de leur neige... C'est en ces moments-là que l'humanité s'est mise un instant en présence d'elle-même, comme un homme en présence d'un ange. Or il importe qu'elle se mette le plus souvent possible en présence d'elle-même pour savoir ce qu'elle est. Si quelque être d'un autre monde descendait parmi nous et nous demandait les fleurs suprêmes de notre âme et les titres de noblesse de la terre, que lui donnerions-nous ? Quelques-uns apporteraient les philosophes sans savoir ce qu'ils font. J'ai oublié quel autre a répondu qu'il offrirait

*Othello, le Roi Lear et Hamlet.* Eh bien, non, nous ne sommes pas cela ! et je crois que notre âme irait mourir de honte au fond de notre chair, parce qu'elle n'ignore pas que ses trésors visibles ne sont pas faits pour être ouverts aux yeux des étrangers et ne contiennent que des pierreries fausses. Le plus humble d'entre nous, aux instants solitaires où il sait ce qu'il faut que l'on sache, se sent le droit de se faire représenter par autre chose qu'un chef-d'œuvre. Nous sommes des êtres invisibles. Nous n'aurions rien à dire à l'envoyé céleste ni rien à lui faire voir, et nos plus belles choses nous paraîtraient subitement pareilles à ces pauvres reliques familiales qui nous semblaient si précieuses au fond de leur tiroir et qui deviennent si misérables lorsqu'on les sort un instant de leur ombre pour les montrer à quelque indifférent. Nous sommes des êtres invisibles qui ne vivent qu'en eux-mêmes, et le visiteur attentif s'en irait sans se douter jamais de ce qu'il eût pu voir, à moins qu'en ce moment notre âme indulgente n'intervienne. Elle fuit si volontiers devant les petites choses, et l'on a tant de peine à la retrouver dans la vie, qu'on a peur de l'appeler à l'aide. Et, cependant, elle est toujours présente et jamais ne se trompe, ni ne trompe une fois qu'elle est mise en demeure. Elle montrerait à l'émissaire inattendu les mains jointes de l'homme, ses yeux si pleins de songes qui n'ont même pas de nom et ses lèvres qui ne peuvent rien dire ; et, peut-être que l'autre, s'il est digne de comprendre, n'oserait plus interroger...

Mais s'il lui fallait d'autres preuves, elle le mènerait parmi ceux dont les œuvres touchent presque au silence. Elle ouvrirait la porte des domaines où quelques-uns l'aimèrent pour elle-même, sans s'inquiéter des petits gestes de son corps. Ils monteraient tous deux sur les hauts plateaux solitaires où la conscience s'élève d'un degré et où tous ceux qui ont l'inquiétude d'eux-mêmes rôdent attentivement autour de l'anneau monstrueux qui relie le monde apparent à nos mondes supérieurs. Elle irait avec lui aux limites de l'homme ; car c'est à l'endroit où l'homme semble sur le point de finir que probablement il commence ; et ses parties essentielles et inépuisables ne se trouvent que dans l'invisible, où il faut qu'il se guette sans cesse. C'est sur ces hauteurs seules qu'il y a des pensées que l'âme peut avouer et des idées qui lui ressemblent et qui sont aussi impérieuses qu'elle-même. C'est là que l'humanité a régné un instant, et ces pics faiblement éclairés sont peut-être les seules lueurs qui signalent la terre dans les espaces spirituels. Leurs reflets ont vraiment la couleur de notre âme. Nous sentons que les passions de l'esprit et du cœur, aux yeux d'une intelligence étrangère, ressembleraient à des querelles de clochers ; mais dans leurs œuvres, les hommes dont je parle sont sortis du petit village

des passions, et ils ont dit des choses qui peuvent intéresser ceux qui ne sont pas de la paroisse terrestre. Il ne faut pas que notre humanité s'agite exclusivement au fond de soi comme un troupeau de taupes. Il importe qu'elle vive comme si un jour elle devait rendre compte de sa vie à des frères aînés. L'esprit replié sur lui-même n'est qu'une célébrité locale qui fait sourire le voyageur. Il y a autre chose que l'esprit, et ce n'est pas l'esprit qui nous allie à l'univers. Il est temps qu'on ne le confonde plus avec l'âme. Il ne s'agit pas de ce qui se passe entre nous, mais de ce qui a lieu en nous, au-dessus des passions et de la raison. Si je n'offre à l'intelligence étrangère que La Rochefoucauld, Lichtenberg, Meredith ou Stendhal, elle me regardera comme je regarde, au fond d'une ville morte, le bourgeois sans espoir qui me parle de sa rue, de son mariage ou de son industrie. Quel ange demandera à Titus pourquoi il n'a pas épousé Bérénice et pourquoi Andromaque s'est promise à Pyrrhus ? Que représente Bérénice, si je la compare à ce qu'il y a d'invisible dans la mendicante qui m'arrête ou la prostituée qui me fait signe ? Une parole mystique peut seule, par moments,



représenter un être humain ; mais notre âme n'est pas dans ces autres régions sans ombres et sans abîmes ; et vous-mêmes, vous y arrêtez-vous aux heures graves où la vie s'appesantit sur votre épaule ? L'homme n'est pas dans ces choses, et cependant ces choses sont parfaites. Mais il faut n'en parler qu'entre soi, et il est convenable de s'en taire si quelque visiteur frappe le soir à notre porte. Mais si ce même visiteur me surprend au moment où

mon âme cherche la clef de ses trésors les plus proches dans Pascal, Emerson ou Hello, ou, d'un autre côté, dans quelques-uns de ceux qui eurent l'inquiétude de la beauté très pure, je ne fermerai pas le livre en rougissant ; et peut-être que lui-même y prendra quelque idée d'un être fraternel condamné au silence, ou saura, tout au moins, que nous ne fûmes pas tous des habitants satisfaits de la terre.

## SUR L'ŒUVRE DE MAURICE MAETERLINCK

Par Tancrède de Visan<sup>1</sup>

## II

Cette conception que Maeterlinck se fait de l'âme et de la vie, puisée chez Plotin, chez certains mystiques du Moyen Âge, chez des auteurs étrangers, n'en reste pas moins originale et d'une saveur rare. Maeterlinck portait en lui cet idéalisme magique que certaines lectures firent plus vite éclore et sa naissance et son tempérament le prédisposaient aux conceptions artistiques d'une métaphysique concrète et pourvue d'images. A l'époque où parurent *l'Essai sur Ruybroeck* et celui sur *Novalis*, complétés par les méditations du *Trésor des Humbles*, nous éprouvions la secrète nécessité de cette parole néoplatonicienne, depuis longtemps inentendue, et de nous envoler sur les ailes du rêve loin des charniers du naturalisme.

Encore ne faut-il pas trop parler des « ailes du rêve », puisqu'il s'agit ici de réalité et de réalité *totale*. Il existe divers sens du mot *mysticisme*, mais tous finissent par s'équivaloir ; si l'on veut remonter jusqu'à l'absolu que chacun de ces sens conditionne. Plotin parle quelque part de ceux qui voient les yeux fermés, c'est-à-dire avec les yeux de l'âme. Le dictionnaire de l'Académie définit le mot mysticisme : « doctrine, disposition de ceux qui croient avoir des communications directes avec Dieu », et tous ceux qui écrivirent sur la question s'accordent, pour parler de « l'union intime de l'âme avec le principe de l'univers ». Bien que le mot en question doive en principe être réservé pour la psychologie des saints catholiques, il comporte en fait une plus large extension, en sorte que je ne vois nul inconvénient à tenir des penseurs libres, tels Boeme [*sic*], Novalis, Saint-Martin, etc., pour mystiques. Une même façon d'interpréter le sens de l'existence rapproche les uns et les autres. M. Récéjac l'a bien définie quand il nomme mysticisme « la tendance de se rapprocher de l'absolu moralement et par voie de symboles », et Maeterlinck a soin de rapporter cette phrase de Matter<sup>2</sup>, le biographe de Claude de Saint-Martin : « Le mysticisme

---

<sup>1</sup> De Tancrède de Visan, on pourra relire son article, « Novalis et le romantisme allemand », paru dans la *Revue bleue*, 1909, cf. Lettre *Novalis*, n°50, avril-mai, 2014.

<sup>2</sup> [M. Matter, *Saint-Martin, le philosophe inconnu*, Paris, 1862.]

allant au delà de la science positive et de la spéculation rationnelle, a tout autant de formes diverses qu'il y a de mystiques éminents. Mais sous toutes ses formes il a deux ambitions qui sont les mêmes : celle d'arriver dans ses études métaphysiques jusqu'à l'intuition, et dans ses pratiques morales jusqu'à la perfection. »

Une vérité cachée est ce qui nous fait vivre, déclara Maeterlinck ; ce que nous savons n'est pas intéressant. Cette vérité cachée, nous la pressentons hors de nous comme en nous. Il suffit d'ouvrir les yeux sur l'univers pour apercevoir qu'il ne porte pas en lui-même sa fin et qu'il plonge ses racines dans les régions du mystère transcendant. La nature enferme en ses arcanes quelque chose qui dépasse la raison, un principe irrationnel que ne pénétreront jamais les sciences expérimentales si parfaites qu'on les suppose, car différent est l'objet de ces dernières et la méthode. – Si au lieu de regarder ce qui l'environne, l'homme descend dans son âme, il découvre à la lumière de l'amour ou vivifié par la douleur son moi ultime ou subliminal, ce moi « plus profond et plus inépuisable que le moi des passions et de la raison pure ». Bientôt il ne se contente plus d'affirmer qu'il existe « plus de choses dans notre âme que n'en rêve notre philosophie »<sup>3</sup> et que sous la conscience il y a l'inconscient, il se rend compte que ce moi doit être de même essence que le moi universel et que le principe qui préside à l'organisation cosmique. Dieu veut des dieux, dirait Fichte. Le sentiment ainsi acquis par le mystique de la transcendance de la vie de l'univers et de sa propre substance, le porte à s'unir à l'absolu dans la plus complète effusion d'amour. « On dirait par moments que c'est un souvenir furtif mais extrêmement pénétrant, de la grande unité primitive. » Tout prend un sens nouveau, tout s'éclaire d'une clarté magique ; le raisonnement et la pensée discursive font place à cette *logique du cœur* indémontrable, parce qu'elle procède par intuitions et par bonds dans l'inconscient, et le sentiment de l'ineffable magnifie notre humble vie en l'élevant du seuil des apparences jusqu'au trône du Réel.

On aurait tort de croire, pour extraordinaire que paraisse cette attitude, que la recherche de notre moi transcendant constitue une glorieuse folie, une bienheureuse exception. Au contraire, « augmenter cette conscience transcendantale semble avoir été toujours le désir inconnu et suprême des hommes », et « rien n'est plus à la portée de l'esprit que l'infini ». Il suffit, pour s'en convaincre, d'observer l'homme dans la vie journalière. Chacun de nos actes quotidiens est l'expression de cette conscience de l'absolu.

---

<sup>3</sup> Emile Boutroux. *La Psychologie du Mysticisme* [conférence du 7 février 1902].

Pour l'enfant, tout est vie et substance. Les procédés théologiques des premiers peuples rentrent dans cette catégorie. Chaque objet est considéré comme le réceptacle d'une force et d'une activité propre. Le langage vulgaire a conservé l'indice de cette croyance lorsqu'il insuffle une âme aux moindres choses : cette porte ne veut pas se fermer ; cette bûche ne veut pas brûler. Depuis, la science est venue avec son cortège de lois contingentes nous distraire de la notion d'essence, sans parvenir d'ailleurs à étouffer en nous la voix primordiale de notre être. Elle ne peut se résoudre à demeurer dans le relatif et le fini, tant l'instinct de l'inconditionné et de l'infini nous tourmente ; elle n'abandonne le merveilleux que pour se jeter dans la mythologie<sup>4</sup>. Il y aurait donc grand danger à faire chorus avec le rationalisme qui nie délibérément toute une portion de notre moi, la plus certaine comme la mieux sentie. « Après la scolastique, la méthode scientifique a peut-être asservi la Raison à des rigueurs qui n'étaient pas faites pour elle. Il y aurait eu à conserver plus grande la part des pensées naïves qui croissent mieux que partout ailleurs dans la conscience mystique. Le caractère général de notre civilisation s'en serait sans doute heureusement ressenti<sup>5</sup>. »

C'est qu'à côté de la raison, surgit le sentiment, principe de vie et foyer de la conscience mystique. L'entendement ne peut que lier des rapports, accoupler des relations ; il ne crée rien et se contente de démonter des engrenages de raisonnements. « Ce n'est pas l'idée qui engendre le sentiment, elle en est la traduction, l'expression dans la conscience claire<sup>6</sup>. » Le sentiment, au contraire, domine, se tient à l'origine des principes, lui seul nous permet d'affirmer notre vie de relation et de conclure sans arguments. Par ses intuitions il découvre soudain de grands pans de notre conscience subliminale et ses anticipations ne sont point menteuses. Lui seul nous autorise, comme le dit quelque part Novalis, de franchir le Spitzberg de la raison pure, *die Spitzberg der reinen Vernunft*. La pensée n'est qu'un songe de sentiment, un sentiment éteint, une vie pâle et faible<sup>7</sup>. Plus haut que l'entendement (*Verstand*), plus haut que la raison pure (*Vernunft*), rayonne le sentiment (*Gemuth*), source de toute croyance.

Peut-être n'entendez-vous pas les appels de votre âme qui du

---

<sup>4</sup> La plupart du temps la science ne fait, au dire de Spencer et de Max Muller, qu'abandonner certains termes mythologiques pour d'autres plus commodes. Qu'est-ce que l'éther ? Un simple mythe qui donne l'explication des vibrations moléculaires.

<sup>5</sup> E[douard] Récéjac, *Essai sur les fondements de la connaissance mystique*, [Félix Alcan, Paris, 1897].

<sup>6</sup> Boutroux, *op. cit.*

<sup>7</sup> Cf. H. Delacroix. *Novalis. La formation de l'idéalisme magique*. « Revue de métaphysique et de morale », mars 1903. [Cf. *Lettres* Novalis, n<sup>os</sup> 64 et 65].



fond de ses songes fait d'immenses efforts pour remuer un bras ou soulever une paupière ? C'est que les bruits du monde, les vaines querelles, les petites agitations, les désirs médiocres étouffent en nous la palpitation du Verbe. Il importe donc de se taire, de faire en soi un silence *actif*, afin d'ouïr les enseignements de la vérité nue. « Dès que les lèvres dorment, les âmes se réveillent. »

« *Dès qu'ils ne parlent plus les visages s'adorent* »<sup>8</sup>.

« Nous ne parlons qu'aux heures où nous ne vivons pas, dans les moments où *nous ne voulons pas* apercevoir nos frères et où nous nous sentons à une grande distance de la réalité. Et dès que nous parlons, quelque chose nous prévient que des portes divines se ferment quelque part. Aussi sommes-nous très avares du silence, et les plus imprudents d'entre nous ne se taisent pas avec le premier venu. »

Il ne suffit pas de se taire, si l'on désire écouter les avertissements du moi obscur, il faut encore aimer. « Aimer ce n'est pas seulement avoir pitié, se sacrifier intérieurement, vouloir aider et rendre heureux, c'est une chose mille fois plus profonde que tous les mots humains les plus suaves. » L'amour étant le sentiment le plus ineffable, celui où l'être s'exprime et se donne tout entier, l'union intime de deux cœurs dégage de cette pure ivresse, de ce contentement extatique je ne sais quelle musique d'au-delà où l'harmonie cosmique trouve sa parfaite réalisation.

Et l'on comprend aisément à présent, sans qu'il soit besoin d'approfondir le schème du processus mystique, quelle influence devaient exercer les *Essais* de Maeterlinck sur les cerveaux d'artistes. La vérité que beaucoup cherchaient à tâtons dans l'intime retraite de leur conscience, l'auteur des *Serres Chaudes* la faisait toucher du doigt. Il n'avait analysé en phrases caressantes et débordantes de lyrisme éthéré l'attitude mystique, que pour mieux montrer l'essence de l'art véritable et de la poésie immanente. Rien n'approche autant du procédé mystique que l'intuition poétique ; même la différence entre une pensée d'artiste et une pensée d'âme est nulle<sup>9</sup>.

« Les cris sublimes des grands poèmes et des grandes tragédies ne sont autre chose que des cris mystiques qui n'appartiennent pas

<sup>8</sup> Adrien Mithouard [1864-1919], *Syllogisme*, Occident, septembre 1902.

<sup>9</sup> Les ressemblances psychologiques de la Poésie et du Mysticisme sont étroites et ce qui les sépare peut-être uniquement, c'est la foi... Qu'on nous permette d'ajouter que ces deux états de conscience se sont retrouvés chez les mystiques insignes. François d'Assise n'aima rien tant que les chants des troubadours, ni Thérèse d'Avila, que les romans de chevalerie espagnols, avant que l'un et l'autre fussent absorbés dans la vie contemplative. Récéjac, *op. cit.*

à la vie extérieure de ces poèmes ou de ces tragédies. » « Une œuvre ne vieillit qu'en proportion de son antimysticisme. » Il suffirait de passer en revue l'œuvre des plus beaux génies, pour se convaincre de la justesse de ces mots. A part ceux qui se confinent dans la simple description objective et l'étude photographique des aspects de la nature, tout poète renferme un mystique qui sommeille. Chaque fois qu'un sentiment puissant, incommunicable, s'élève dans notre être, au point d'absorber tous les autres et de colorer nos moindres états psychiques de sa lumière immarcescible, nous éprouvons l'intuition de posséder un absolu, de participer au grand frisson de l'ineffable. La qualité intensive de ce sentiment détermine notre plus ou moins grand éloignement de la vie sublime ; plus nos facultés se concentrent sur les pics éternellement bleus de l'âme, plus nous nous rapprochons du firmament de la conscience universelle. L'art n'est à son plus haut degré que l'expression positive de la réalité suprême et Novalis eut raison d'écrire : « Le noyau de toute ma philosophie, c'est l'absolue réalité de la poésie ; plus une chose est poétique, plus elle est vraie. » « *Die Poesie ist das echt absolut Reelle. Dies ist der Kern meiner Philosophie. Je poetischer, je wahrer.* »

Entreprendre d'illustrer par des exemples empruntés aux drames de Maeterlinck ces théories communes à tous les poètes symbolistes, depuis Griffin et Verhaeren, jusqu'à Francis Jammes<sup>10</sup> serait un peu fastidieux. Il suffit d'avoir montré de quel élan le poète d'*Intérieur* a poussé l'inspiration créatrice contemporaine vers des états d'âme intimes. Le romantisme rehaussait des couleurs de son imagination un peu dévergondée la vision de paysages orientaux ou de spectacles épiques ; le parnasse, par réaction, s'éprit du souci de faire plus vrai – ne pas confondre *vrai* et *réel* – et cisela avec exactitude sur des coupes ou des vases élégants des scènes historiques ou des motifs décoratifs ; les symbolistes, Maeterlinck en tête, ajoutaient une troisième corde à la lyre contemporaine et, opérant la synthèse du rêve et de l'apparence, s'élevaient jusqu'au réel en poussant vers les frontières inexplorées du moi.

---

<sup>10</sup> Celui-ci se défendra-t-il d'être appelé *symboliste* ? je pense que non si je définis, comme je l'ai toujours fait, la poésie symboliste comme *une façon d'exprimer, au moyen d'images successives, une intuition lyrique*. Souvent il n'y a dans l'œuvre de James qu'une description purement *visuelle* de la nature comme dans ce vers :

*Écoutez les stridents vols bleus du criquet gris.*

Mais il y a bien plus et mieux la plupart du temps, il y a le *sentiment* de la nature et, par le fait que l'âme du poète de *Clara d'Ellébouse* entre en communion avec *l'âme* de la nature ses effusions lyriques deviennent des *intuitions mystiques* la manière du petit frère Saint-François.

Voir mon *Essai sur le Symbolisme* en tête de mes *Paysages introspectifs* [1904].

Étudiez un à un chacun des drames de Maeterlinck, vous verrez tous les personnages s'agiter aux prises avec le destin et la mort, c'est-à-dire avec les deux plus redoutables puissances de l'invisible. Les caractères se développent dans le sens de l'activité intérieure et font juste les gestes nécessaires que commandent les diverses attitudes de l'âme. Tous sont de pauvres êtres qui tournent de tous côtés les yeux vers d'obscurs pressentiments et s'ils tremblent autant, c'est qu'ils ont conscience d'être le jouet de forces qui les dépassent infiniment. En vain s'efforcent-ils, à certaines minutes plus significatives, d'épeler l'énigme qu'ils lisent en eux, ils ne peuvent qu'éprouver la *présence extraordinaire* de leur âme, et le sentiment de l'illimité. Cela suffit pour notre enseignement. Grâce à Maurice Maeterlinck, à sa façon de situer ses personnages au centre du grand mystère de la vie, nous concevons la possibilité d'un théâtre plus grave, où il ne s'agira plus d'un moment exceptionnel de l'existence, mais de l'existence elle-même.

[À suivre]

## NOVALIS.



**R**emis de sa première affliction, Novalis se rendit à Freyberg. La notice de Tieck nous apprend que, dans cette ville, Novalis s'appliqua avec une singulière ardeur à l'étude des sciences physiques. C'est à cette même époque (1798), qu'il connut Mlle Julie de Ch...[Charpentier] et qu'il forma un nouveau projet de mariage. On a droit de s'étonner de la promptitude avec laquelle Novalis passa des tristesses de l'isolement aux rives joyeux du fiancé. Les explications que donne Tieck à ce sujet ne nous paraissent pas satisfaisantes. Ces explications se réduisent à transformer l'amour voué par Novalis à Sophie en une sorte de culte mystique qui n'a rien à démêler avec la vie réelle. Sophie, passant à l'état d'être surnaturel, de vision aérienne, pouvait offrir un but radieux aux rêveries du poète sans enchaîner ses sentiments. Tout en convenant de la justesse de cette distinction établie entre l'amour idéal et l'amour terrestre, entre l'imagination et le cœur, nous

aurions voulu voir Novalis se moins hâter de reléguer les souvenirs de son premier amour dans le domaine du mythe et de la fantaisie. Au reste, tandis que son cœur s'ouvrait à une nouvelle passion, une transition non moins brusque s'opérait dans son esprit. La contemplation de la nature remplaçait les recueils mélancoliques. Le monde physique attirait vers ses plus secrètes profondeurs le poète curieux et charmé. La vie des mineurs se paraît surtout à ses yeux d'un singulier attrait. A peine délivrée de ses rives funèbres, cette muse vraiment allemande s'épanouissait de nouveau à toutes les clartés du ciel, à tous les frémissements de la terre. Partout elle savait découvrir et saluer la mystérieuse, l'éternelle Isis, dans la fraîcheur des forêts, sur la cime des montagnes et jusque dans les ténèbres de la mine. Un fragment écrit à cette époque, *Les Disciples de Saïs*, expose avec grandeur cette disposition du poète.



*Burgstraße,  
Freiberg i. Sa.  
La maison de la  
famille  
Charpentier est  
la première à  
partir de la  
droite.*

Au commencement du printemps de l'année 1799, Novalis retourna près de son père, et fut nommé bailli et assesseur du cercle de Thuringe. Après avoir pris possession de sa nouvelle charge, il se rendit avec empressement à Iéna, où il connut Guillaume Schlegel et Tieck. L'idée première d'*Henri d'Osterdingen* lui vint durant ce séjour, qui fut sans doute animé par plus d'un grave et fécond entretien. En même temps, Novalis avait conçu le plan d'un recueil de *Chants chrétiens* auxquels il se proposait de joindre quelques homélies. Une partie de ce recueil, les *Chants spirituels*, fut seulement composée. Dans l'automne de la même année, après le mariage de sa sœur aînée, qui fut célébré dans une terre voisine d'Iéna, Novalis habita quelque temps une charmante retraite située au pied du mont Kyffhäuser, dans un des plus beaux sites de la Thuringe. C'est dans

cette solitude, au milieu d'un calme profond, au sein d'une riche et majestueuse nature, qu'il écrivit une grande partie de son roman d'*Ofterdingen*.

En 1800, Novalis, revenu près de sa famille à Weissenfels, paraissait plus que jamais épris de l'œuvre qu'il venait de commencer dans ses riants loisirs de Thuringe. « Le plan repose déjà dans ma tête, écrivait-il à Tieck ... tout doit être une apothéose de la poésie. Dans la première partie d'*Ofterdingen*, on verra le poète grandir ; dans la seconde, il sera glorifié. » Quand il agitait ainsi dans son imagination exaltée les plans les plus vastes, il ignorait que deux années seulement lui restaient à vivre. Les veilles laborieuses commençaient à altérer visiblement sa santé. Le dépérissement physique augmentait chez Novalis à mesure que redoublait l'ardeur intellectuelle. Le poète, il est vrai, souffrait et languissait sans s'apercevoir de ses maux ni de sa faiblesse. Il était à la fois préoccupé d'*Ofterdingen* et de son prochain mariage avec Mlle de Ch... Déjà on avait préparé la maison où il devait recevoir sa fiancée. Novalis allait partir pour Freyberg, afin d'y rejoindre Mlle de Ch... quand une hémorragie violente le força d'ajourner son départ et de reculer l'époque de son mariage. De nouvelles hémorragies succédèrent bientôt à la première, et dès-lors la maladie de langueur dont Novalis était atteint se révéla par d'actifs ravages.

Un voyage à Dresde, entrepris pour combattre par la distraction les progrès du mal, eut la plus triste issue. Novalis s'était rendu, accompagné de sa famille, dans cette ville, où sa fiancée devait le rejoindre. On était alors dans les derniers jours de l'automne de 1800, et l'influence de la saison aggravait encore l'état du malade, quand un triste événement vint concourir avec cause à rendre toute guérison impossible. Ayant appris que son plus jeune frère s'était noyé par imprudence, Novalis fut pris aussitôt d'une hémorragie terrible, à la suite de laquelle les médecins perdirent tout espoir. Peu de temps après cette crise, Mlle de Ch... arriva à Dresde, elle trouva Novalis plus faible que jamais, et agitant de ces projets de voyages, de déplacement subit, qui sourient aux mourants. Novalis projetait une excursion à Clagenfurt, dans l'Allemagne méridionale, chez un de ses meilleurs amis, M. Herbert. L'avis des médecins le força de renoncer à ce projet. Alors la pensée de Novalis se retourna vers la résidence de sa famille, vers cette paisible campagne où s'était écoulée son enfance, et, le désir du poète ne rencontrant cette fois aucune opposition, il revint en janvier 1801 à Weissenfels, où les plus habiles médecins de Leipzig et d'Iéna furent aussitôt appelés.

Tous les efforts échouèrent contre la maladie, qui poursuivit sa marche sourde et rapide. Quelle que fût néanmoins la terrible activité du mal, il ne se révélait que par une excessive faiblesse, et Novalis était entraîné vers la mort presque sans douleur. Il s'appliquait toujours avec la même assiduité à ses études favorites. Plein d'espoir et ne doutant pas d'une guérison prochaine, il portait même dans ses travaux une ardeur presque rajeunie. Il avait entrepris, dans ses derniers jours, de récrire *Henri d'Ofterdingen* d'un bout à l'autre, et, peu avant sa mort, il disait : « Maintenant j'ai appris pour la première fois ce que c'est que la poésie, des chants, des poèmes innombrables, m'ont été révélés, et ces nouvelles inspirations diffèrent entièrement de mes inspirations anciennes. » Qui dira en quoi eût consisté ce renouvellement dont le poète se réjouissait au seuil de la tombe ? On peut croire que l'ardeur fiévreuse des méditations de sa jeunesse commençait alors à se retirer de son âme pour faire place à une sorte de calme lumineux. Ces années de recherches infatigables, d'explorations en tous sens, pendant lesquelles la philosophie, la religion, la politique, les arts, les sciences naturelles, avaient tour à tour occupé le poète, ces années pénibles allaient enfin porter leur fruit, si la mort n'était venue. Il est certain que les écrits de Novalis, dignes assurément, tels qu'ils sont restés, d'une gloire durable, offrent néanmoins des parties incomplètes. Les idées se pressent, les images se succèdent, les notes abondent pour l'hymne inspiré, mais le développement fait trop souvent défaut aux thèmes les plus riches ; c'est comme une accumulation de magnifiques germes sans épanouissement. On peut juger de ce que seraient devenus ces germes, si aux années d'éclosion ardente avaient pu succéder les années de maturité. Déjà sans doute Novalis sentait ses idées se développer avec plus d'ordre et de clarté, quand il parlait avec tant d'enthousiasme des chants nouveaux que lui révélait sa muse.

Le 21 mars 1801, jour anniversaire de la mort de Sophie, le malade sentit sa faiblesse augmenter considérablement. Plusieurs de ses amis vinrent le visiter, entre autres Frédéric Schlegel, dont la venue causa une vive joie au poète. Le 25, il demanda quelques livres à son frère, puis commanda son déjeuner, et causa avec assez d'abandon. A neuf heures du matin, il pria son frère de lui jouer sur le piano un air qu'il aimait, et s'endormit presque aussitôt. Frédéric Schlegel entra peu d'instant après dans la chambre du malade ; il le trouva goûtant un doux repos. Vers midi, ce repos devint l'éternel sommeil. Novalis venait de mourir à vingt-neuf ans.

Quiconque eût alors contemplé cette physionomie calme et pâle pouvait en quelque sorte deviner la grande perte que l'Allemagne venait de faire. Chez Novalis, la beauté du corps était

unie à la beauté de l'âme ; ses traits respiraient à la fois une angélique douceur et un noble enthousiasme. A voir sa taille haute et svelte, son front inspiré, ses yeux rayonnants sous les boucles d'une chevelure ondoyante, on eût dit un des glorieux apôtres des premiers temps du christianisme ; et, en effet, Novalis, assure Tieck, ressemblait merveilleusement au saint Jean d'Albert Durer. La mort n'avait pu entièrement effacer cette divine empreinte dont la muse avait marqué son enfant ; seulement elle avait substitué une expression de sérénité ineffable à l'exaltation fiévreuse qui animait autrefois la physionomie du poète.

[À suivre]

POÈTES MODERNES

**DE L'ALLEMAGNE.**

—

**LOUIS TIECK.**

—

**U**ne autre cause dut concourir avec l'amour de l'art et de la nature à préserver Tieck des tourments d'une misanthropie incurable. Cette cause n'est autre que l'extrême bienveillance qui fait le fonds de son caractère. La douleur provoquée chez Tieck par un premier regard jeté sur la vie n'a pu l'emporter sur la douceur et la sensibilité de son aimable et indulgente nature. A la vue des faiblesses et des misères de l'homme, il sent trop de tristesse se mêler à sa colère pour céder à un mouvement d'implacable indignation. Il pleure et il sourit, il plaint l'homme et il le raille, il ne le maudit pas. Nous avons dans notre littérature un exemple de cette ironie bienveillante qui place Tieck à un rang élevé et solitaire parmi les poètes de sa patrie ; c'est l'auteur de *Trilby* et de *la Fée aux miettes*. Le rapprochement que nous indiquons ici peut se justifier d'ailleurs en plus d'un point. Les premiers romans de Charles Nodier rendent hommage à l'influence de Rousseau, comme les premiers drames de Tieck témoignent de l'action de Schiller. Tieck et Charles Nodier ont passé tous deux d'une mélancolie ardente à une raillerie tendre et sympathique. Tous deux ont aimé les vieux contes ; mais, tandis que l'un, en vrai disciple de La Fontaine, remontait droit à la malice souriante, à la

naïve gaieté du fabliau ; l'autre, inspiré par une exaltation toute germanique, se recueillait dans le mysticisme et la pieuse simplicité de la légende. Tieck a eu, il est vrai, de plus que Charles Nodier, la persévérance et la décision dans l'allure ; il s'est proposé comme un but digne de tous ses efforts ce que l'autre n'a essayé que comme un délassement, par caprice et aux heures perdues. Il y a toutefois entre leurs travaux une singulière analogie, qui se complète par un dernier rapport. Nul ne connaît mieux que Charles Nodier les vieilles richesses de notre langue, nul n'est plus versé que lui dans



notre littérature d'avant Malherbe ; et les antiques monuments de la poésie allemande ont également trouvé en Tieck le plus curieux et le plus patient des commentateurs.

La transition de la plainte austère à la raillerie indulgente s'opéra chez Tieck à peu près vers la fin de l'année 1796. La beauté radieuse des œuvres de Goethe appelait alors la poésie allemande vers les plus hautes régions de l'art. Le génie germanique épanchait de toute part en de durables créations une verve libre et féconde. Pourtant il y avait une objection sérieuse à élever contre l'école poétique née sous l'influence de Goethe. Fille de la réforme et du mouvement philosophique suscité par le protestantisme au delà du Rhin, la poésie moderne de l'Allemagne

portait la vive empreinte des temps de doute et de souffrances morales qui l'avaient enfantée. Elle avait puisé sa grandeur à trop de sources diverses, elle avait embrassé un trop vaste horizon, pour pouvoir prétendre à exprimer dans sa pureté primitive la nationalité germanique. Le retour à l'indépendance en littérature avait amené à sa suite un excès de sève et d'audace ; l'Allemagne avait passé de l'imitation servile des étrangers à une liberté fougueuse qui l'entraînait à travers toutes les civilisations et tous les cultes. Comme pour mieux attester son originalité reconquise, elle la faisait prévaloir au milieu des transformations les plus diverses. Une telle lutte avec les muses étrangères ne pouvait longtemps se



soutenir avec succès. Tant que la première ardeur durait encore, tant que Goethe surtout était l'athlète, le combat devait aboutir au triomphe ; mais à la longue, les forces vives de la nation pouvaient s'user dans ce tournoi téméraire, et le défaut d'originalité reparaitre de nouveau dans la littérature. Il importait donc aux sincères amis de l'indépendance poétique de l'Allemagne que l'art fit trêve à cette lutte imprudente contre les génies de la Grèce, de l'Italie et de l'Orient, pour se concentrer dans l'étude et le culte du génie national. Il fallait pour cela remonter par delà la réforme qui avait créé le mouvement d'idées modernes, il fallait chercher dans le passé l'époque à laquelle le génie tudesque s'était attesté avec le plus de puissance et d'originalité naïve ; et cette recherche ne pouvait aboutir qu'au XIII<sup>e</sup> siècle. Renonçant à la tendance philosophique et cosmopolite de l'école de Goethe, c'était donc à l'humble et tendre poésie des *minnesingers* que la muse allemande devait demander son avenir.

Telle est la pensée qui préoccupait plus d'un esprit sérieux à l'époque où Tieck commença d'écrire. Ce n'est pas une ambition frivole qui inspira au jeune auteur *d'Abdallah* le désir de résoudre le grand problème dont les termes se posaient si nettement. L'instinct plus que la froide méditation entraîna le poète ; sa vocation, qu'il avait méconnue d'abord, ne tarda pas à se manifester avec puissance, et il n'eut qu'à obéir au guide suprême qui venait de se révéler à lui.

Avant de suivre Tieck dans sa nouvelle route, nous ne dissimulerons pas une grave objection qu'on pouvait élever contre le retour à la vieille nationalité allemande, tel qu'il fut compris par le poète. De même que l'universalité de Goethe, l'unité trop sévère de Tieck dans la moyenne période de son talent donne prise au blâme. Il n'est pas permis à l'artiste, à l'écrivain, de se soustraire complètement aux exigences de leur temps. On devait donc concilier l'évocation de la muse du moyen âge avec le culte des idées modernes, et non pas sacrifier complètement au génie des temps chevaleresques la liberté, l'originalité du génie contemporain. Tieck n'évita pas complètement l'écueil que nous signalons. Heureusement l'Allemagne, tout en se tournant vers le moyen âge à l'appel de cette voix puissante, n'a point pratiqué avec un enthousiasme irréfléchi les théories du poète. On doit donc reconnaître que l'influence de Tieck a définitivement été salutaire, et examiner les œuvres qui l'établirent avec une attentive curiosité.

[À suivre]

---

## LE GÉNIE DU RHIN

Qu'est-ce que les jeunes Français peuvent bien trouver de plus intéressant que les problèmes du Rhin ? Leur âme, après ce formidable effort et cette apothéose, a des curiosités, des audaces, des besoins d'expansion et des besoins de rénovation. Nous sommes reportés sur notre fond, nous avons besoin de quelque chose qui est dans nos origines ; en outre nous croyons avoir besoin de quelque chose qui n'est pas en France, et nous sommes projetés vers l'extérieur.

Ces deux besoins d'expansion et de rénovation, que la France éprouva dans ses meilleurs moments, une fois encore nous nous sentons poussés à les contenter sur le Rhin. Cela fut ainsi à la fin du dix-huitième siècle et au commencement du dix-neuvième. Ce n'est pas par accident qu'un Lezay-Marnesia a traduit le *Don Carlos* de Schiller ; c'est un fait qui s'harmonise avec les débuts et la suite de sa vie. Je suis frappé de voir comment ce Lezay-Marnesia<sup>11</sup> et Jeanbon Saint-André<sup>12</sup> se sont sentis chez eux et ont eu des satisfactions françaises, dans leurs préfectures du Rhin. Aujourd'hui encore, des jeunes esprits ardents, généreux et réceptifs, gagneraient à venir respirer par-dessus les frontières de race. Aujourd'hui, nous recherchons la solution d'un certain nombre de problèmes de culture qui se posent dans le monde. Il y aura un travail réciproque. Nous donnons une pensée disciplinée, des manières de sentir et de penser harmonieuses, et en même temps nous souffrons de l'excessif équilibre de l'âme française. Nous cherchons de la désharmonie, des problèmes, un sol raboteux, des contrastes. Je vois cela chez les jeunes gens et je les comprends. Nos pères nous ont légué de la méthode, des directions, du sang-froid, de la mesure, de l'esprit géométrique ; vous trouvez qu'il manque à cet héritage français moyen le sens des difficultés, la variété, l'adaptation aux mille incidents de la vie journalière. Eh bien ! venez en Rhénanie, comme sur la pointe extrême des pays latins ; observez cette Allemagne dans la lumière du Rhin et de la gloire française, vous y étudierez une formidable fermentation, des gens inquiets, tourmentés. Vous connaîtrez le profond plaisir dont rêvait Novalis quand il disait : « Il faut que le chaos luise à travers le voile régulier de l'ordre. »

---

<sup>11</sup> [Adrien de Lezay-Marnésia (1769-1814) dont la traduction de *Don Carlos* avait paru à Paris en 1799, fut nommé préfet de Rhin et Moselle en 1806.]

<sup>12</sup> [André Jeanbon Saint-André, né à Montauban en 1749 et mort en 1813 à Mayence, fut commissaire général des trois départements de la rive gauche du Rhin, en 1801.]

## NOVALIS 2008 - Réception de Novalis en France

- 1 : Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1<sup>er</sup> novembre 1900.
- 2 : Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.
- 3 : Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895.
- 4 : Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.
- 5 : « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.
- 6 : [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.
- 7 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.
- 8 : Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.
- 9 : [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.
- 10 : Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.
- 11 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.
- 12 : Saint-Marc Girardin, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831.
- 13 : Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.
- 14 : Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.
- 15 : Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.
- 16 : Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.
- 17 : Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.
- 18 Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.
- 19 : Téodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.
- 20 : Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.
- 21 : Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.
- 22 : Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.
- 23 : Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.
- 24 : Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.
- 25 : Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868.
- 26 : Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.
- 27 : Tancrede de Visan, « Novalis et le romantisme allemand », *Revue bleue*, 1909.
- 28 : Henri Lichtenberger, « La religion de Novalis », *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, 1911.
- 29 : Richard-Otto Spazier, « Novalis et les romantiques allemands », *La Nouvelle Minerve*, 1<sup>er</sup> octobre 1837.

## SOMMAIRE

### Documents littéraires et témoignages

- Maurice Maeterlinck, « Novalis » (suite et fin), *Le Trésor des humbles*, Paris 1896.
- Tancredi de Visan, « Sur l'œuvre de Maurice Maeterlinck » (suite), *Vers et prose*, décembre 1906, janvier-février 1907.
- Victor de Mars, « Novalis » (suite), *Revue de Paris*, 1841 et « Tieck » (suite), *Revue de Paris*, 1842.
- Maurice Barrès, extrait du *Génie du Rhin*, Plon, 1921.

### NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-18.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : [jm@moncelon.fr](mailto:jm@moncelon.fr)

Tous droits réservés  
2006-2020